

Les AA

— Chères sœurs et chers frères, nous avons le plaisir d'accueillir ce soir dans notre cercle AA deux nouveaux membres : Ety et Victor Glouk. Ils se lèvent et nous les applaudissons bien fort ! Merci, merci mes amis pour ces applaudissements chaleureux. C'est vraiment une très grande émotion que nous partageons tous. Et maintenant, comme le veut la coutume, Ety et Victor vont se présenter. Ils vont nous découper une petite tranche de vie... mmm... qui veut commencer ? Ety ? tu te jettes à l'eau ? Oui ? Nous t'écoutons, Ety... nous sommes tout ouïe...

— Mes parents m'ont prénommée Ethel, d'après Ethel Rosenberg, et ils ont appelé mon frère Vladimir, d'après qui vous savez. Vous l'aurez compris, mes parents étaient d'ardents communistes. Nous sommes très vite devenus des diminutifs, Ety et Vlady. Petite, bien entendu, je portais le nom de mon père : Bel, un nom des montagnes. À l'école, quand on faisait l'appel, cela donnait : « Ethel Bel ? » Et la classe goguenarde, pliée de rire, qui n'attendait que ce moment, répondait en hurlant : « non !!! » Inutile de vous dire

que j'ai détesté mon patronyme et que très tôt j'ai eu envie de me marier pour pouvoir changer de nom... Ajoutez à cela que ce patronyme honni m'avait été légué par un père qui avait disparu du foyer dans ma dixième année, et que je ne haïssais pas moins. À l'âge adulte, nous avons déposé une requête, Vlady et moi, pour prendre le nom de notre mère, Marx, en arguant de l'abandon de foyer. Mais notre demande a été rejetée. Notre père nous avait reconnus à la naissance. Comme je rêvais de m'appeler Ety Marx ! Pourtant, j'ai dû attendre. Je me suis mariée tard. J'ai mis du temps à effacer le nom du père. Aujourd'hui, je m'appelle Ety Glouk.

En tout cas, il n'y a jamais eu en moi qu'une part, la part juive. L'ascendance paternelle, le côté français, l'ancrage dans les Alpes, le Vercors, la fondue, la raclette, la tartiflette, tout ça, ça ne m'a jamais intéressée. De toute manière, pour les rabbins, techniquement, je suis juive, puisque ma mère est juive. Dès fois, je me dis que le judaïsme n'est pas si vache que ça avec les femmes... Bref, j'ignore tout de l'histoire des Bel, alors qu'il y a des tonnes d'archives, des actes notariés depuis la fin de l'Empire romain, des registres paroissiaux qui remontent aux premiers campements préhistoriques. Mais je n'ai jamais eu la curiosité d'aller farfouiller là-dedans. En revanche, pour ce qui est des Marx, j'ai traqué les moindres détails. Malheureusement, des détails, il n'y en a pas profusion, vous connaissez le problème : disparition des témoins, effacement des traces, mutisme des survivants.

Alors, voici ce que je sais.

Carla et August Marx, mes grands-parents, ont quitté l'Allemagne le 13 février 1936 en direction de la France, où, en tant qu'originaires de la Sarre, ils avaient reçu l'autorisation de se réfugier. Ils emmenaient avec eux leur fille Gisela, 9 ans, leur fils Hermann, 12 ans, ainsi que Jacob et Johanna Weiler, les parents de Carla... Ils se sont établis à Grenoble, où deux familles de Rachtig les avaient précédés. Lorsque les Allemands ont franchi la ligne de démarcation, ils se sont repliés dans un gros bourg du Dauphiné, du côté de Villars de Lans. Un matin, les gendarmes sont venus trouver mon grand-père : « Monsieur Marx, il faut préparer votre valise. Demain, on vient vous chercher. » Mon grand-père a préparé sa valise. Les gendarmes sont venus le chercher, et il est mort à Auschwitz. Après cela, la Résistance s'est occupée des Marx. La vieille Johanna, aveugle, a été cachée dans un couvent. Gisela et sa mère ont trouvé refuge chez les boulangers du village. Carla faisait leur ménage et aidait à la pâtisserie. C'est là qu'elle a appris à confectionner de si bons gâteaux. Hermann a été hébergé par des paysans. Il aidait aux travaux de la ferme. En 1944, il a été dénoncé par le fils de la maison, et déporté à Auschwitz. Le vieux Jacob, lui, était déjà mort. Dans le village voisin s'était réfugiée une autre famille de Rachtig, les Lazar, le père, la mère et six enfants. Le dernier était né en France. On l'avait prénommé Francis ou François, en l'honneur de la nouvelle patrie. Un jour, un gendarme, ou un employé de la mairie, frappe à la porte : demain, Monsieur Lazar, les Allemands viennent vous chercher pour vous emmener en déportation. Cachez-vous ! Sauvez-vous ! Les Lazar se disent : ils

ne prennent que les hommes. C'était un bruit qui courait, qu'on ne prenait que les hommes. Le lendemain, les Allemands frappent. Monsieur Lazar se cache dans l'armoire. Toute sa famille est emmenée, déportée à Auschwitz et gazée, sauf le petit François, mort pendant le transport. Voilà le genre d'histoires que ma grand-mère me racontait, les contes d'autrefois qui ont bercé mon enfance.

Monsieur Lazar est devenu fou. Le fils du fermier qui a dénoncé mon oncle est devenu fou, lui aussi.

Voilà. Excusez-moi, mais je crois que je ne pourrai pas aller plus loin aujourd'hui... Personne n'a jamais compris pourquoi mon grand-père avait fait sa valise.

— C'est très courageux, Ety, d'avoir pris sur toi de parler. Nous applaudissons tous Ety bien fort et tous ensemble nous lui disons un grand *barukh haba* ! Béni soit celui qui vient ! Quelqu'un veut réagir aux propos d'Ety ? Oui ? Simon ?

— Oui... euh... Je voudrais dire à Ety que, ici, aux Ashkénazes Anonymes, on a tous plus ou moins la même expérience... euh... je veux dire, la même expérience... euh... pas la même expérience... je veux dire, la même histoire. C'est pour ça qu'on est ensemble. On a besoin de partager un trauma.

— C'est très important ce que tu viens de dire, Simon. Permits-moi une petite critique, malgré tout. C'est un petit peu négatif. Un petit peu négatif. On est là pour partager du positif, aussi. Par exemple, notre vécu que nous avons de notre identité juive dans la République. Oui ? Ety ? Tu voulais ajouter quelque chose ? Nous t'écoutons, Ety. Tes frères et tes sœurs t'écoutent.

— À propos de frères, je suis fâchée avec le mien, et Victor n'est pas au mieux avec le sien. Cela nous attriste. Surtout pour nos enfants. Qu'est-ce que nous leur laissons ? Quel est notre legs ? Une histoire catastrophique. De minuscules familles réduites à la peau de chagrin, où on trouve malgré tout le moyen de se déchirer.

— Oui. En effet. Nous sommes nombreux à souffrir de cette pathologie. Nous l'avons répertoriée. C'est la « mélancolie de l'ashkénaze triste à famille merdique ». Nous apprenons ici à lutter contre cette maladie, de toutes nos forces. Eve-Marie, tu veux raconter ton expérience, pour Ety ?

— Je me suis brouillée avec toute ma famille parce que j'ai fait circoncire mon fils. Si vous cherchez les ennuis, faites une bar-mitsva, une bath-mitzvah une brith-milla, le résultat est garanti.

— Comment as-tu surmonté cette épreuve, Eve-Marie ?

— Les AA m'ont aidée. C'est ma nouvelle famille. Je voudrais dire aussi : j'ai une conduite addictive avec ma messagerie électronique. Quand je suis à la maison, je regarde presque tous les quarts d'heure si j'ai un message. Ma boîte de réception, je l'appelle boîte de déception. Je crois que c'est lié au trauma juif, comme dit Simon. On attend que quelqu'un, quelque part, reconnaisse quelque chose et envoie un message. Je compte beaucoup sur les AA pour sortir de ce mauvais pas.

— Là, Eve-Marie, vois-tu, je pense qu'on s'égare. Les goys sont addicts à Internet tout autant que les juifs. Nous sommes ici pour essayer de soulager les addictions juives uniquement. Je te rappelle la charte

des Ashkénazes Anonymes : s'apporter une aide mutuelle pouvant concourir à l'amélioration et au traitement des conduites maniaques ou addictives liées à l'histoire juive : asocialité, hypersocialité, sentiment d'insécurité, d'infériorité, d'hilarité, syndrome messianique, ressassement de la Shoah, dépendance au pastrami. L'addiction à Internet n'entre pas dans ces catégories. Ce n'est pas une judéomanie. Et maintenant, nous allons écouter Victor. Victor, merci de nous avoir rejoints. Tu es venu avec Ety. ELLE t'a aidé à franchir le pas et TU l'as aidée à franchir le pas. À toi, Victor !

— Hier, au lycée, ses copains ont dit à mon fils : ce qui vous est arrivé, le génocide et tout ça, c'est bien triste, mais il faudrait bien que vous compreniez, vous les juifs, que maintenant c'est fini. C'est du passé. C'était il y a soixante ans. Vous n'allez pas continuer à nous bassiner avec cette histoire. Nous, on n'y est pour rien. Et en plus vous faites la même chose aux Palestiniens, aujourd'hui. Arrêtez de vous plaindre !

Voilà. Les juifs ne sont plus à la mode. Le crédit compassionnel est épuisé. On a été chics et intéressants, oh ! pas longtemps ! pendant dix ans peut-être, les dix dernières années du siècle. On a tenu la place des persécutés. On était parés du prestige de la victime. On nous regardait avec des yeux brillants d'attente... d'attention. Shoah ! Shoah ! Shoah ! Trenet avait même écrit une chanson sur nous :

Y a d'la Shoah !

Bonjour, bonjour les hirondelles !

Y a d'la Shoah !

Dans le ciel, par-dessus les toits !

Partout, partout y a d'la Shoah !

C'est fini. Je suis inquiet.

Mes parents sont nés en Pologne, mon père à Varsovie, ma mère à Sokolow, mon père dans une famille pauvre, ma mère dans une famille riche. Quand les Allemands sont arrivés à Sokolow, ils ont fait sortir les juifs des maisons et ils les ont séparés en deux groupes, un pour le travail, un autre pour l'extermination. Ma mère avait été sélectionnée pour le travail et elle regardait, sur le trottoir d'en face, gardés par les soldats, son père, sa mère, ses sœurs. Au moment de la séparation, au milieu des cris, des pleurs, des hurlements, son père l'avait bénie : « Tu vivras, Malka ». Je ne sais pas comment ma mère a survécu. Je ne sais pas ce qu'elle a fait dans les camps pour survivre. Je sais qu'un jour, à l'amicale de Sokolow, ma mère a refusé de serrer la main d'une autre femme. Pendant la guerre, elles travaillaient ensemble à la fabrique de munitions. À la demande des Allemands, le conseil juif avait établi une liste de femmes devant être expédiées à Birkenau. On appelait cela un transport. Cela voulait dire : la mort. Sur la liste, cette femme avait rayé le nom de sa cousine et inscrit, à sa place, celui de Malka.

Je ne sais pas comment mon père a survécu, ce qu'il a fait dans les camps pour survivre. Il est passé d'un camp dans un autre, sept en tout : Maïdanek, Neustadt, Buchenwald, j'ai oublié la suite. Il avait une spécialité, casquettier. C'est ça qui l'a sauvé. Les Allemands avaient besoin de casquettes. À la fin, à Birkenau, il a attrapé le typhus. On l'a entassé avec d'autres cadavres dans un coin du camp... Le soldat

russe qui gardait le tas s'est aperçu qu'il respirait encore et l'a sorti de là. Un coup de Glouk.

J'aime la vie, mais j'ai du mal. Il faut dire que j'ai beaucoup bavé, dans ma vie, comme on dit. Papa et maman voulaient qu'on les répare, qu'on les console, Abel et moi. Que peuvent des enfants ? Que pouvions-nous faire ? J'avais moi-même besoin d'être consolé. J'ai toujours besoin de l'être. J'ai eu du mal avec mes enfants. J'étais en concurrence avec eux. Leurs pleurs, leurs cris, leur désir d'affection, leurs demandes d'amour me terrorisaient. Ça me rappelait mes parents. Je criais, je pleurais plus fort qu'eux. Tout m'écorche. Tout me blesse. Je hurle pour que ça s'arrête.

— Eh bien merci à toi, Victor, pour ce magnifique témoignage qui nous a tous beaucoup émus. Est-ce que quelqu'un veut réagir ? Non ? Personne ? Pour lancer la discussion ? Oui, Maurice ! À toi, Maurice, nous t'écoutons.

— Je voulais dire à Victor que nos histoires se ressemblent. Je crie, comme lui. Je perds mes nerfs. À chaque grossesse de ma femme, je suis devenu comme fou. Un matin, j'ai hurlé, j'ai tapé, les voisins ont appelé la police. Je parle trop, aussi. Je ne sais pas m'arrêter. Tous les jours, j'ai besoin de faire le récit de ma vie et de l'adresser, mais à qui ? Pendant quinze ans, je l'ai adressé à un psy. Le pauvre. Maintenant, j'en accable ma femme, la pauvre. Aujourd'hui, en écoutant Victor, j'ai compris d'où provenait ce flot de paroles intarissables. Mes parents sont revenus des camps avec un récit à faire, un récit qu'ils n'ont pu adresser à personne. Pas à cause de l'indicible. À cause de l'inaudible. Ce récit impossible les a empoi-

sonnés, comme une dent incluse infecte la mâchoire, et ils m'ont empoisonné... Je suis confus... Je m'exprime mal...

— Mais non, Maurice. Ce que tu dis est très clair, et très poignant. La parole circule entre nous. Je m'en réjouis. NOUS nous en réjouissons. Une autre réaction ? Oui ? Annette ? Vas-y Annette ! Nous t'écoutons. Tes sœurs et tes frères sont tout ouïe...

— Oui, ben moi ce que je vais dire va peut-être aller à l'encontre du consensus, j'en suis désolée mais je voudrais dire à Victor et à Maurice – ce n'est pas contre eux, hein ! il ne faut pas qu'ils le prennent perso – que... y en a un peu marre d'entendre toujours parler des fils et filles de déportés. Moi je suis nièce de déportés. Ça compte aussi. C'est aussi un trauma.

— Moi aussi ! Mon oncle a été déporté à Auschwitz !

Je suis neveu de déporté !

— Et moi petit-fils, arrière-petit-fils, petit-neveu, oncle et neveu ! Il faudrait que ça soit reconnu, quand même !

— Et moi ! tante et demi-frère !

— S'il vous plaît ! Un peu de calme ! Chers frères et sœurs ! Un peu de sérénité ! Nous avons déjà eu ce débat. J'ai écrit à Maître Serge Klarsenfeld à ce sujet, au nom des AA. Si je n'obtiens pas de réponse de sa part, je proposerai la création de l'« Association des descendants autres que fils et filles de déportés de France... » Oui ? Jean-Charles ? Tu veux nous communiquer quelque chose ?

— Il faudrait distinguer entre les descendants de déportés rescapés et les descendants de déportés morts...

— Chers frères et sœurs, ça dérape, ça dérape. Il nous faut se ressaisir. Il faut que nous nous ressaisissions. Pratiquons l'exercice n° 1. Je vous en rappelle la règle : chacun à tour de rôle doit évoquer les difficultés ou les tentations qu'il a rencontrées pendant la semaine, et comment il les a surmontées. Rapprochons-nous, mes frères et mes sœurs, baissions la tête et donnons-nous la main. À toi de commencer, Caroline. N'oublie pas la formule...

— Je confesse devant mes frères et sœurs que je me suis passé la vidéocassette de *Shoah*. Je suis enceinte. Je ne sais pas si c'est une très bonne idée pour mon bébé. Pour me punir, je suis allée à la bibliothèque de mon quartier et, devant le rayon « Holocauste », j'ai crié :

« Les juifs nous emmerdent avec la Shoah ! »

— Natacha ?

— Je confesse devant mes frères et sœurs que j'ai fait renouveler mon passeport américain, ainsi que celui de ma fille. Pour me punir, j'ai entamé des démarches auprès de l'ambassade de Roumanie afin d'obtenir un passeport roumain. Il paraît que j'y ai droit, en tant que fille de ressortissant roumain.

— Carole ?

— Je confesse devant mes frères et sœurs que, dans le métro, j'ai cru entendre deux Japonais parler yiddish. Renseignements pris, c'est bien le japonais qu'ils parlaient. Pour me punir, je leur ai expliqué la différence entre un Bourgogne et un Bordeaux.

— Maurice ?

— Je confesse devant mes frères et sœurs que j'ai relu *Treblinka* de Steiner. Mon père vient de mourir et le livre traînait sur sa table à la maison de re-

traite. Pour me punir, j'ai passé tout un après-midi chez Castorama, au rayon quincaillerie.

— Eve-Marie ?

— Je confesse devant mes frères et sœurs que cette nuit, prise de fringale, j'ai mangé deux bagels tartinés de Nutella et j'ai vidé le bocal de rollmops. Pour me punir...

— Alors là, permets-moi de t'interrompre, Eve-Marie. Nous ne sommes pas les Weight Watchers... À mon avis, tu mélanges un peu tout... Jean-Claude ? C'est ton tour.

— Hier je me suis plaint de ma santé à mes enfants. Arthrite. Constipation. Pour me punir, j'avais pris la résolution d'emmener mon petit-fils à Disneyland, quand je me suis rappelé ce que disait mon père : si tu ne te plains pas, alors il risque vraiment de t'arriver quelque chose.

— Bien. Je crois que nous en avons terminé avec notre petit exercice. Je vous rappelle notre objectif : nous débarrasser de nos conduites addictives juives, telles que ressassement de la Shoah, sentiment d'insécurité, pour vivre pleinement notre vie dans la République et dans la nouvelle Europe. Maintenant, jouons ! Que pensez-vous du jeu de la Feuille de Route ? Victor, Ety, je vous l'explique. Ce jeu s'inspire du jeu de l'oie. Chaque joueur lance les dés et avance jusqu'à la case indiquée. Certaines cases sont neutres. D'autres font reculer. Par exemple, « attentat suicide : reculez de trois cases » ; « implantation sauvage : passez deux tours ». Certaines cases vous font gagner du terrain. Ainsi, « négociations » : avancez jusqu'à la case « poursuite des négociations ». Le premier qui

arrive à « Création de l'État palestinien » a gagné... Victor, tu veux commencer ? Ah ! Il a lancé le dé et voilà qu'il atterrit sur la case « retrait de la bande de Gaza » ! Ah ! le petit veinard ! Enfin, pas si veinard que ça ! S'il fait un trois au prochain tour, il tombe sur la case « tirs de roquettes/représailles » !

— Oui ? Maurice ? Tu as quelque chose à ajouter ? Nous t'écoutons, Maurice. Le jeu de la Feuille de route attendra...

— Juste, laissez-moi demander à Victor : quelle profession exerces-tu ?

— As-tu compris, Victor ? Maurice te demande quel métier tu fais.

— Je suis sociologue.

— Pourquoi as-tu choisi cette profession ?

— Victor ? Sociologue ? Pourquoi ?

— Ah ! Pourquoi j'ai choisi la sociologie. Ce serait long à expliquer. Et puis, non, finalement, c'est assez simple. Avec les parents que j'ai eus, à vingt ans, j'étais totalement inadapté à la société française. Un Huron transporté à la cour de Louis XIV, et qui ne comprenait rien à l'étiquette. Je me souviens du jour où ma petite amie m'a invité dans la résidence secondaire de ses parents, en Touraine...

— Euh... Victor, et toi aussi, Maurice, je suis désolée de vous interrompre. Il nous reste très peu de temps, même pas le temps pour finir la partie de Feuille de Route. Votre discussion était passionnante, passionnante. Les frères et les sœurs, je les observais, étaient suspendus à vos lèvres. Bien. Et maintenant, nous allons nous diriger vers le buffet, et partager le vin de l'amitié. Lehaïm ! »

Ety se réveilla en sursaut. Elle se leva pour aller boire un verre d'eau à la cuisine. « Tu ne dors pas ? » lui demanda Victor, quand elle revint se glisser dans le lit. « Non. J'ai fait un drôle de rêve. Tu ne dors pas non plus ? » Non. Victor ne dormait pas. Lui aussi avait fait un drôle de rêve. Côte à côte, ils restèrent allongés en silence, attendant l'insomnie. La nuit s'annonçait mal pour les Glouk.